

CORENTINO

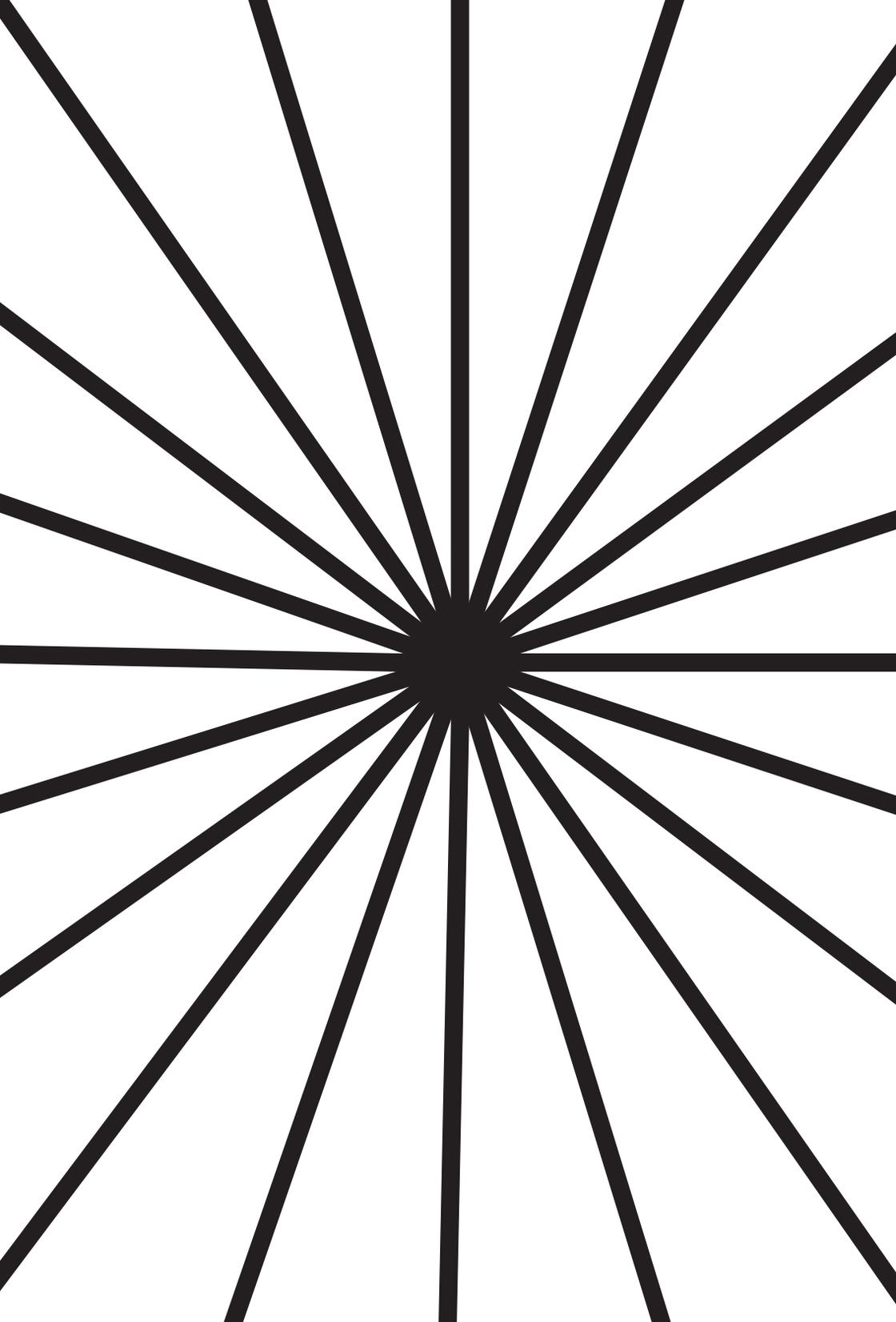
Benjamin Lesage

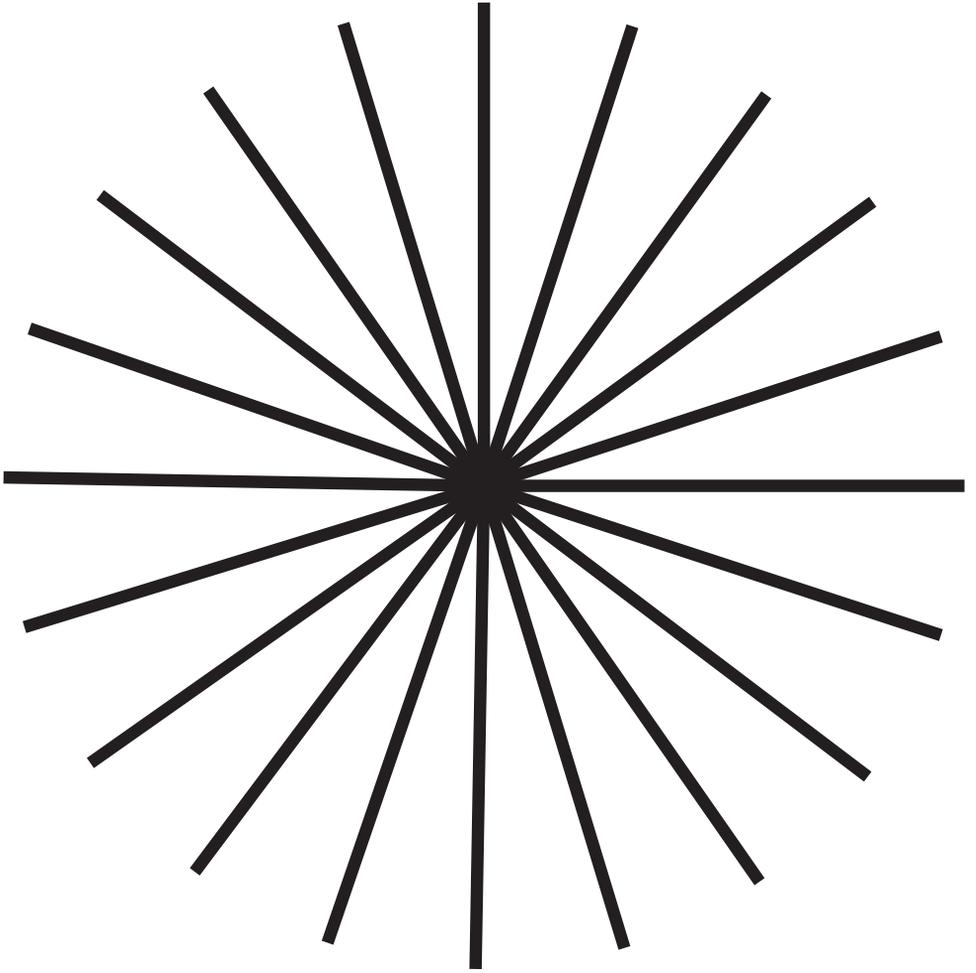
À ce jeune Colombien rencontré un jour sur un marché.

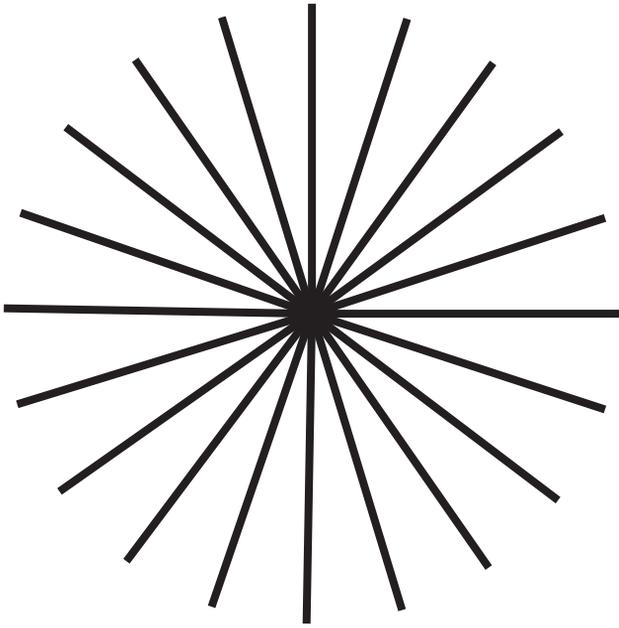
CORENTINO

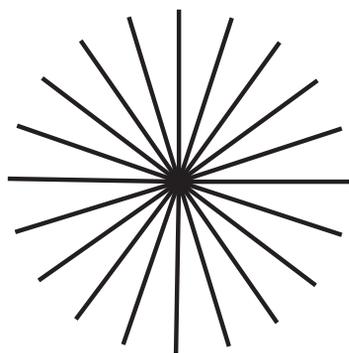
Benjamin Lesage

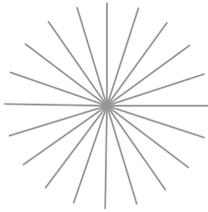
Éditions courtes et longues, Paris











Il s'appelle Corentino, et ceci est son histoire. Une histoire pour les enfants, ceux qui grandissent et ceux qui ont déjà trop grandi. Une histoire sans véritable début et sans véritable fin. Nous pouvons choisir où elle commence. Ici, sur cette plage des Caraïbes où Corentino est en train de scruter l'horizon à la recherche de lucioles. Ou avant, lorsque son village n'existe pas encore et qu'un industriel français fantasque et riche décide de s'installer sur cette plage déserte pour y cultiver des noix de coco. Bien avant encore, lorsque ce même individu, alors nouveau-né, voit le jour dans le Val d'Aoste, en Italie, quelques heures après le déclenchement de l'une des guerres les plus sanglantes de l'histoire. Où commence-t-on une histoire ? Qui décide ? L'auteur ? Il est tout aussi perdu que le lecteur ici, car cette histoire ne lui appartient pas. Elle lui a été soufflée un beau matin, alors qu'il s'est réveillé tôt et de bonne humeur. Encore en ce moment, alors que ses doigts pianotent sur le clavier de son ordinateur, il n'est pas sûr, il hésite. La plage, le Val d'Aoste, Paris ?

Ce qui est sûr, c'est que Corentino n'existerait pas sans *El Barón francés*, Marcel Dufresne de son vrai nom, qui a toujours insisté

pour qu'on l'appelle Baron. Beaucoup d'histoires circulent à son sujet. Certains disent que c'était un bandit recherché par les autorités de son pays, qu'il avait cambriolé des banques et peut-être même tué des gens, qu'il s'était enfui et réfugié ici, loin de tout, pour profiter de son butin. D'autres racontent qu'il aurait révolutionné le monde des poêles en aluminium en créant un revêtement antiadhésif, un inventeur génial et taciturne qui n'aimait pas les gens et qui était venu ici pour en voir le moins possible. Selon d'autres encore, c'était un marin, une sorte de pirate des temps modernes qui avait sillonné les mers du monde entier, pillé des villages et des marchands et qui était venu enterrement son trésor ici même, à l'ombre du *pico* Cristóbal Colón.

Tous s'accordent en revanche à dire qu'il était riche, très riche et que lorsqu'il a posé les yeux sur cette crique, sur le sable infiniment blanc de cette plage, sur cet écrin de verdure entouré de falaises qui s'effondrent dans une mer turquoise, son cœur a chaviré.

Marcel Dufresne abandonne alors son bateau dans le port de Carthagène et se fait conduire jusqu'au village de Taganga. Il se renseigne sur cette crique, apprend qu'elle fait partie du Parque Ambiental Palangana qui appartient à un *terrateniente* puissant et redouté de la région. Il l'amadoue en utilisant le langage universel de l'argent et, pour quelques milliers de dollars, devient l'heureux propriétaire de la *bahía* Maravilla.

Il déniche une dizaine d'ouvriers désœuvrés qui attendent sur les marches d'un hôtel en travaux que le soleil se couche et leur explique dans son espagnol approximatif qu'il est prêt à payer le double de leur salaire s'ils acceptent de travailler pour lui, immédiatement. Ils lui répondent que le chantier sur lequel ils sont supposés travailler a été stoppé la semaine d'avant pour cause de manque de fonds mais qu'ils acceptent quand même d'être payés deux fois plus. Il achète un camion rouge, grinçant et brinquebalant, et le charge avec du bois, des sacs de ciment,

Prologue

quelques outils, de l'eau, de la nourriture et les ouvriers qui grimpent sur le tout. Il conduit deux bonnes heures sur une route escarpée, parsemée de trous et de bosses, et il arrive le soir même sur la plage.

Quelques mois plus tard, après d'innombrables allers-retours à la ville et de nombreuses péripéties communes à tous les chantiers du monde — rupture de ciment, intempéries, retard de livraison —, une somptueuse maison en bois se dresse sur d'épais pilotis en ciment. Marcel Dufresne la fait peindre en blanc. La terrasse, vaste et majestueuse, déborde sur la plage. Il s'occupe ensuite de faire raser l'épaisse jungle qui étouffe la vallée pour y planter des cocotiers. Il s'en procure mille exactement et les plante en longues rangées soignées avec cinq mètres d'écart entre chaque arbre. Neuf cent cinquante-huit palmiers prennent racine, ce qui ne l'empêche pas d'appeler ce lieu le Domaine des mille cocotiers, en français s'il vous plaît.

Pourquoi s'être lancé dans le négoce de noix de coco alors qu'il était riche? Là encore les spéculations vont bon train. Pour blanchir son argent qui, rappelons-le, a peut-être été volé? Pour ne pas s'ennuyer? Les journées sont longues sous le soleil des Caraïbes. Pour faire comme bon nombre de ses pairs, jouer à Dieu dans son jardin d'Éden?

Personne n'obtiendra jamais de réponse à cette question. Au bout de quelques années, les cocotiers produisent de belles noix vertes et savoureuses. Marcel Dufresne commence alors à se sentir un peu seul et il en a marre d'effectuer les deux heures de trajet qui le séparent de la ville la plus proche pour voir du monde. Il engage plusieurs *cocoteros* et permet à leurs familles de venir s'installer sur la propriété, tout au bout de la plage. Ce sont d'abord quelques hamacs suspendus entre les troncs, puis des huttes en bois et enfin des petites maisons rectangulaires de briques ou de ciment. Au fur et à mesure que les noix de coco se vendent et que l'affaire prospère, le Domaine des mille